

les femmes dans l'église : une réalité qui insiste

Pourquoi faire une place spéciale aux femmes dans ce cahier sur les laïcs ? Parce que leur statut et les problèmes qu'elles vivent ne se réduisent pas à ceux des laïcs masculins ; parce que, du fait des conditionnements historiques et culturels, elles ont des handicaps à surmonter, mais aussi des richesses à affirmer. Or, il se trouve qu'elles forment l'immense majorité des laïcs engagés dans l'Eglise. Après beaucoup d'esquives et des résistances injustifiées, la conscience des problèmes que pose la reconnaissance des femmes par l'institution ecclésiale semble progresser, comme en témoignent les travaux préparatoires au Synode des évêques. La question insistante est celle de savoir si l'Eglise saura conjuguer la différence féminine de telle sorte que la Bonne Nouvelle de l'alliance hommes-femmes soit concrètement annoncée à toute l'humanité.

Pourquoi consacrer un chapitre aux femmes dans cette réflexion sur le thème du prochain Synode ? Ce que l'on dit à propos des laïcs est, bien entendu, valable pour elles aussi. Cependant il y a des nuances de taille ! Historiquement les femmes marquent très peu le fonctionnement des institutions et leur parole est quasiment inexistante. Trois raisons à cela : comme femmes, elles sont socialement écrasées par le « mythe du féminin » ; comme laïcs, elles ont eu jusqu'à une époque relativement récente comme seul devoir celui d'écouter les pasteurs et de leur obéir sans mot dire ; leur identité sexuelle ne permet à aucune femme d'être prêtre, ce qui signifie que les « pouvoirs » liés au sacerdoce leur sont fermés.

Si bien qu'à l'approche du Synode, les femmes sont encore plus réservées que bien des laïcs ; mécontentes d'en être objets plutôt que sujets actifs ; méfiantes, car la « récupération » elles connaissent ! Pourtant les femmes — du moins celles qui y sont restées — aiment l'Eglise et lui vouent une fidélité à toute épreuve. Raison de plus pour les entendre !

partout et nulle part

Il y a, à propos des femmes, une étrange contradiction : elles sont à la fois omniprésentes et absentes.

Omniprésentes parce qu'elles sont à la base de la vie, accompagnatrices de la vie, éducatrices, gestionnaires du quotidien. L'anthropologue Evelyn Reed a pu dire que les femmes étaient non seulement les « mères biologiques », mais aussi les « mères sociales ». Aujourd'hui, de plus, elles investissent peu à peu tous les bastions masculins.

Omniprésentes dans l'Eglise où, traditionnellement, elles sont le terreau indispensable de la chrétienté, « transmettant » la foi et peuplant les églises. Aujourd'hui, de plus, à la faveur de leur éternelle disponibilité et de la baisse du nombre des prêtres, voici qu'elles sont présentes dans toutes les tâches autrefois réservées au seul clergé : à tous les échelons de la catéchèse et de la formation chrétienne (200.000 catéchistes de base, des centaines de responsables d'aumôneries et de collège, des enseignantes dans la formation continue et même dans les Facultés de théologie) ; dans la pastorale (aumôneries d'hôpitaux, responsabilité de paroisses, préparation aux sacrements, accompagnement spirituel). Elles ont parfois de très importantes responsabilités et même des « titres », au point qu'un prêtre inquiet disait à son évêque : « Mais elles sont partout, bientôt elles vont nous commander ».

Omniprésentes et pourtant curieusement absentes : des fonctionnements sociétaires, des arcanes du pouvoir, de la parole officielle. Si l'on commence à entendre quelques voix féminines autorisées en politique, dans les affaires, dans les médias, elles ne représentent encore qu'une infime minorité. Quant à l'Eglise, une voix féminine autorisée y est quasiment un non-sens puisque seule la succession des Apôtres fait vraiment autorité dans le catholicisme.

les femmes, ça fait peur

Or, malgré toutes les évolutions afférentes à la condition féminine et aux rapports entre les sexes, on est bien obligé de constater une fois de plus, à l'occasion de la préparation du Synode, que la question des femmes dans l'Eglise sème la gêne, l'agressivité et, en tout cas, une certaine peur. Interrogé à ce propos, Henri Bourgeois, théologien, directeur du catéchuménat dans le diocèse de Lyon, déclare à *La Croix* : « C'est une question difficile que l'on n'ose pas réellement prendre en compte dans l'Eglise catholique. Ce qui est grave, c'est qu'elle n'est pas entendue, car elle est toujours masquée, ignorée, voire ridiculisée. Cette attitude ne repose pas sur des principes théologiques,

elle vient d'un inconscient qui remonte loin dans l'histoire de notre culture »¹.

Cet inconscient est toujours « actif », comme le constate Jeanine Marroncle, conseillère conjugale : « *Les hommes ont peur de la puissance féminine capable de se passer d'eux, de cette force invincible qu'elle représente toujours quelque part* »². Force invincible de donneuse de vie... mais aussi de mort (physique et spirituelle, le tout très en lien avec le sexe de la femme). Que d'utérus en folie chez les médecins grecs et de vagins dentés ou emplis de serpents dans les contes et les dictons populaires ! Derrière toute femme se profile Eve, celle qui a commerce avec l'impur et qui a tenté de voler à Dieu son pouvoir. Les femmes « trône de Satan », « porte du diable » ou « sorcières » émaillent la littérature ecclésiastique jusqu'à la fin du Moyen Age, pour se continuer sous des formes plus policées par la suite³. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'on ait voulu tenir la femme éloignée du sacré. S'il y a des raisons théologiques pour continuer de lui fermer l'accès au ministère presbytéral, elles s'enracinent en tout cas dans ce subconscient collectif et individuel.

Citons pour preuve les résistances obsessionnelles de certains épiscopaliens et anglicans au ministère ordonné des femmes, alors que leur théologie des ministères est différente de celle des catholiques. Récemment dans l'Église de Suède, bien que cinq cents femmes pasteurs exercent depuis des années, on a entendu des pasteurs masculins dire à leurs consœurs qu'ils se refusent à accepter : « Vous rôtierez en enfer, vous êtes les filles du diable ».

Si la notion du droit romain antique taxant les femmes d'*imbecillitas*, d'incapacité juridique, a laissé des traces jusque dans un passé récent, c'est bien que l'on était persuadé qu'une femme, sortie de la soumission-protection de l'homme, tombait inmanquablement sous l'emprise des forces obscures et irrationnelles attachées au féminin⁴.

1. **La Croix** du 28 mars 1987.

2. **L'homme interdit**, Paris, Ed. Nouvelle Cité, 1986, p. 176.

3. Cf. le chapitre consacré aux femmes dans le livre de Jean DELUMEAU, **La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e s.)**, Paris, Ed. Fayard, 1978.

4. Simone Veil raconte que dans les années soixante, alors qu'elle était magistrate dotée d'importantes responsabilités, il lui fallait l'autorisation de son mari pour ouvrir un compte en banque (Michel SARAZIN, **Une femme, Simone Veil**, Paris, Ed. R. Laffont, 1987, p. 106).

La peur est aussi du côté des femmes et il leur faut une bonne dose de courage pour s'imposer calmement dans leur différence ; car, comme le souligne encore Jeanine Marroncle, « *pour une femme il en est ainsi, l'homme est celui qui la confirme dans son identité* ». C'est pourquoi tant de femmes « s'écrasent » sans avoir la force de s'exposer au rejet des hommes. Je connais plus d'une enseignante en théologie qui met soigneusement son « féminisme » sous son mouchoir et qui s'efforce de se couler dans le moule dominant, sachant que la moindre preuve d'originalité féminine risque de ralentir sa carrière.

« vous voulez le pouvoir »

Il reste encore dans le subconscient collectif sociétairé et, encore bien plus, ecclésial ce sentiment qu'une femme qui « sort de son rôle » (sous-entendu, d'épouse et mère) et prétend exercer une responsabilité entière, ce n'est pas « normal », et c'est en tout cas menaçant. Cela se traduit par des réflexions du genre : « Mais enfin, que cherche cette femme, elle veut le pouvoir ? ». La discrétion sied aux femmes... même en 1987.

Lorsqu'on écoute les femmes qui ont d'importantes responsabilités sociales ou ecclésiales, la majorité d'entre elles n'est pourtant pas mue par une course au pouvoir, même à ce qu'il est convenu d'appeler « les arcanes du pouvoir ». Simone Veil et d'autres femmes politiques en témoignent.

Cette accusation de vouloir le pouvoir (autrement dit, de sortir de son rôle de femme soumise à l'autorité masculine et cléricale) est particulièrement fréquente dans l'Eglise. De la part des clercs, mais aussi de la part d'autres femmes. Une jeune Lyonnaise confie : « Pourquoi un séminariste disait-il l'autre jour que les femmes qui revendiquaient un ministère avaient soif de pouvoir, alors que cinq minutes avant, il venait de me présenter sa vocation sacerdotale comme une volonté de service ? ». Les mots ne signifient sans doute pas la même chose selon qu'ils sont attribués à un sexe ou à l'autre. Pour l'homme le pouvoir est service et il est normal qu'il se traduise par des moyens, une efficacité, bref un pouvoir réel. Pour la femme, le pouvoir est comme un mal honteux et elle doit s'efforcer de faire oublier qu'elle en a un, rester le plus possible cachée et sans moyens. Le pouvoir-service au masculin deviendrait « revendication » entachée de volonté de puissance quand il est au féminin.

Ce débat est très présent dans la phase préparatoire du Synode, sous la question de la « reconnaissance » des laïques chargées d'un ministère. Qui dit reconnaissance dit « titre » : or on est dans le flou le plus complet en ce moment sur ce point, le mot même de « ministère » ayant perdu du terrain ces dernières années. Les « titres », certes, ne sont que du vent pour celui ou celle qui fonctionne d'abord comme un serviteur, que ce soit de l'Etat ou de l'Eglise ; mais on sait aussi que les titres permettent d'être reconnu, crédible. Comment s'étonner alors que les femmes qui ont des responsabilités dans l'Eglise demandent une reconnaissance et un titre ? N'est-ce pas le minimum nécessaire pour remplir leur mission correctement et en toute responsabilité ? Un sondage de *L'actualité religieuse dans le monde* est éclairant à cet égard : seulement 23 % des femmes estiment avoir toute leur place dans l'Eglise, et seulement 9 % des religieuses, ce qui n'a rien d'étonnant parce qu'elles ont tout donné à l'Eglise⁵. Il faut noter aussi que les hommes laïcs sont de plus en plus choqués par cette sorte de « discrimination » à l'égard des femmes (selon le même sondage, seulement 21 % des hommes estiment que les femmes ont dans l'Eglise la place qui leur est due).

Les hommes d'Eglise commencent eux aussi à en prendre conscience. Au terme de deux journées d'échanges sur le prochain Synode, lors de la dernière Assemblée plénière de l'épiscopat, le cardinal Decourtray soulignait dans une brillante synthèse combien cette question de la reconnaissance revient chez les laïcs, surtout lorsqu'il s'agit de femmes. « *Nous ne pouvons pas esquiver l'appel qu'un tel constat nous fait entendre* », disait-il et il s'interrogeait : « *Cette insistance et disons même ce malentendu ne viendrait-il pas de ce que la question du pouvoir est plus ou moins occultée ?... En aurions-nous peur ?* ». Et il suggérait de « *prendre à bras le corps cette question : quel est le sens du pouvoir dans l'Eglise du Christ ? De quel pouvoir s'agit-il selon la vérité de l'Evangile compris dans l'Eglise ? Comment est-il mis en œuvre ?* »⁶.

5. *Actualité religieuse dans le monde*, novembre 1986.

6. *Pour que le monde croie*. Lourdes 1986, Paris, Ed. du Centurion, 1986, pp. 101-102.

des problèmes réels

Mais le Synode abordera-t-il pour autant les problèmes réels que rencontrent quotidiennement dans l'exercice de leur ministère des femmes en responsabilité ? A côté des problèmes, disons « psychologiques », que nous venons d'évoquer, il y en a d'autres, très concrets, qui viennent du fait que, tout en faisant un « travail de prêtre », les femmes n'ont pas pleinement l'autorité doctrinale et pas du tout le pouvoir sacramentel qu'ont les prêtres. Les exemples concrets ne manquent pas.

C'est telle responsable de paroisse ou d'aumônerie qui assure toute la pastorale, mais doit recourir au prêtre de son doyenné ou au prêtre accompagnateur pour n'importe quel acte juridique, ne serait-ce que la signature d'un registre. Ce sont toutes les femmes chargées de la préparation aux sacrements qui doivent passer le relais en chemin. Ce sont les responsables d'aumôneries d'hôpitaux qui ne peuvent assurer le sacrement des malades ou de la réconciliation auprès des malades qu'elles accompagnent. D'ailleurs, ce ne sont pas là seulement « problèmes de femmes », mais aussi de laïcs en responsabilités pastorales et fondamentalement, c'est un problème d'Eglise ; car ces pratiques instaurent dans l'esprit des fidèles qui n'ont pas de prêtres fixes (que ce soit en paroisse ou en aumônerie) une dichotomie entre le ministère de la Parole et le ministère sacramentel, avec cette conséquence que là où les prêtres se font rares, la partie sacramentelle sera de plus en plus exceptionnelle. Ce problème est d'ailleurs bien plus aigu en Afrique.

Toujours est-il qu'en Europe les femmes représentent 80 % des personnes qui rencontrent quotidiennement ces limitations dans leurs tâches et que certaines le supportent de plus en plus mal. Il ne s'agit pas là d'une « revendication de pouvoir », mais d'une inquiétude, d'un malaise par rapport aux jeunes des aumôneries, aux malades ou aux paroissiens sans prêtre.

Il est un autre domaine où le féminin est dramatiquement absent, celui que j'appellerai la « parole terminale ». Toutes les paroles officielles de l'Eglise sont signées par des hommes. Dans certains pays, notamment en France, des hommes et des femmes sont consultés par les évêques avant telle ou telle déclaration. En Belgique, une femme, Chantal van der Plancke, a été l'un des principaux maîtres d'œuvre

du *Livre de la foi* des évêques belges⁷. Elle a d'ailleurs présenté l'ouvrage en compagnie du cardinal Danneels, aussi bien en Belgique qu'en France. Mais qu'en est-il pour les documents de l'Église universelle ? La récente Instruction romaine *Le don de la vie* ne reflétait-elle pas d'une manière criante l'absence de perception féminine sur tout ce qui touche à la fécondité et à la stérilité ?

prises de conscience

Pendant le problème des femmes dans l'Église et dans la société préoccupe l'Église depuis plusieurs années. On se souvient du fameux « signe des temps » de Jean XXIII. Il y eut dans les années 1970 des commissions d'étude, puis la décennie de la femme. Certains épiscopats ont été sensibilisés plus tôt que d'autres, à commencer par celui des États-Unis, mais surtout celui du Québec. Déjà au Synode de 1971, le cardinal Flahiff avait demandé que Rome étudie la question des ministères féminins et, au Synode de 1983, Mgr Vachon avait fait une intervention sur « la réconciliation entre femmes et hommes dans l'Église », dans laquelle il disait : « *De notre côté, reconnaissons les ravages du sexisme et notre appropriation masculine des institutions ecclésiales et de tant de réalités de la vie chrétienne* »⁸. En mars 1986, le Comité des affaires sociales de l'Assemblée des évêques du Québec organisait une rencontre de 30 évêques et 86 femmes autour de six thèmes : famille, pouvoir, sexualité, violence, travail et langage. A la fin de la rencontre, trente propositions étaient adoptées parmi lesquelles : encourager la visibilité des femmes dans les célébrations, poser le problème de l'ordination des femmes à Rome, rendre le discours sur la contraception plus responsabilisant.

En 1983, Gaston Piétri réunissait à la demande du Conseil permanent de l'épiscopat français un groupe de femmes à qui il était demandé de faire des propositions pour améliorer la situation des femmes dans la société et dans l'Église. Après quelques difficultés, ce groupe continue sous une autre forme avec Gaston Piétri et Joseph Rabine, archevêque d'Albi, délégué au Synode. Certains diocèses, comme celui de Nanterre avec Mgr Favreau et son vicaire général Francis Deniau, ont des groupes d'échange informel.

7. *Le livre de la foi*, Paris, Ed. Desclée, 1987.

8. *La pénitence et la réconciliation dans la mission de l'Église*, Paris, Ed. du Centurion, 1983, p. 102.

l'urgence d'une reconnaissance

Cette amplification de la prise de conscience se confirme en cette année de préparation du Synode sur le rôle et la mission des laïcs. Le parcours de plusieurs rapports préparatoires de conférences épiscopales européennes en témoigne. Celui de la République Fédérale Allemande souligne l'urgence d'aller jusqu'au bout des possibilités et d'en ouvrir d'autres pour développer la place des femmes dans l'Eglise. Celui de Suisse souligne qu'étant donné que la majorité des laïcs engagés sont des femmes, il est urgent de clarifier leur place. En Grande Bretagne, l'épiscopat est plus précis : que les femmes qui font le plus gros du travail à la base soient davantage représentées au niveau décisionnel, qu'elles puissent accéder aux ministères institués de lecteur et d'acolyte et que l'on veille à ce que le langage liturgique ne soit pas uniquement masculin.

Ce problème est apparu dans les réponses que firent aussi bien des laïcs que des prêtres ou des évêques à l'enquête préparatoire menée en Espagne. Parmi les cinq points chauds retenus, les évêques espagnols recommandent à l'attention du Synode la nécessité de reconnaître les grands services que les femmes rendent à l'Eglise, ainsi que leurs dons et leurs charismes, et de leur donner des pouvoirs correspondants. La Conférence épiscopale de Belgique souhaite que le Synode « *étudie minutieusement la place des femmes dans l'Eglise et prenne des mesures pour reconnaître la place qui leur revient* ».

Le rapport français, après avoir salué leur générosité et leur sens très sûr de l'Eglise, note « *le décalage entre l'apport massif des femmes et les limites actuelles de la reconnaissance de leur place aux postes de responsabilité et de décision* », qui « *est ressenti par certaines d'une façon assez aiguë. Il semble que ce sentiment gagne peu à peu l'ensemble des laïcs. Nous aurons à en tenir compte dans toutes nos instances ecclésiales* ». Au terme d'une enquête dans son diocèse, l'évêque de Nanterre relève quatre points chauds, parmi lesquels la place des femmes, et il écrit : « *Comment éviter qu'une discrimination ne persiste entre les hommes et les femmes là où des ministères peuvent être confiés sans qu'il y ait ordination sacramentelle... A ce jour les deux seuls existant officiellement pour l'Eglise universelle sont réservés aux hommes. J'ai demandé officiellement à Rome que cette disposition prise par Paul VI soit changée.* »

oser regarder la réalité et en parler

Cependant reste le malaise. Cette réalité des femmes dans l'Église gêne finalement même ceux qu'elle réjouit. La théologienne américaine Rosemary Ruether note avec verveur que les évêques « *ont une double personnalité* » et que même ceux qui avec les femmes sont aptes à comprendre, ne peuvent pas exprimer publiquement leurs idées, si celles-ci diffèrent de la ligne du parti⁹. La ligne du parti est particulièrement intouchable à l'endroit du ministère presbytéral.

Il y a des exceptions et, heureusement, des clercs qui osent regarder en face la réalité de ce que vivent les femmes et l'énoncer clairement. Le Père Damien Sicard, secrétaire général de la Commission épiscopale pour l'état religieux, est de ceux-là : « *Pour les hommes, il existe deux possibilités de donner sa vie au Christ : l'être avec (la vie religieuse) et l'être pour (la vie ministérielle). Pour les femmes, il n'en existe qu'une. Pourtant, je le sais pour avoir assisté à une trentaine de chapitres généraux de religieuses et participé à des dizaines de retraites de religieuses, certaines d'entre elles, au niveau de leur expérience spirituelle, se situent tout à fait dans la ligne du ministère ordonné.* »¹⁰.

Une enquête auprès de quelque deux cents femmes engagées dans l'Église m'a permis de constater l'évidence que, si la plupart se sont engagées par le biais du « petit doigt dans l'engrenage », il y en a toujours eu qui avaient manifestement une vocation pastorale et qui auraient été prêtres si cela avait été possible¹¹. Lorsqu'on voit ces cheminements de femmes qui ont aujourd'hui 60 ans et n'avaient aucunement une « mentalité revendicatrice », et dont la vie témoigne de l'authenticité de cette vocation, on est obligé de se demander si le Seigneur ne dit pas à son Église, par la vie de ces femmes-là, quelque chose qu'elle n'est pas encore en mesure d'entendre ? Thérèse de Lisieux elle-même n'aurait-elle pas rêvé d'être prêtre ?

9. National Catholic Reporter du 5 juillet 1985.

10. Monique HEBRARD, « Enquête sur les religieuses apostoliques », Panorama, mai 1987.

11. Les femmes dans l'Église, Paris, Ed. du Centurion/Ed. du Cerf, 1984.

le grain de sable de la différence

Cependant il ne faudrait pas croire que toutes les femmes soient « pour » le ministère presbytéral ouvert aux femmes. On assiste même à la renaissance d'un courant, qui trouve d'ailleurs un écho favorable chez des jeunes, en faveur du rôle traditionnel de la femme : mère, épouse et prophète¹². Il ne faudrait pas croire non plus que celles qui assument pleinement leur vocation pastorale désireraient, si cela était possible, le ministère presbytéral pour elles-mêmes. Celles qui sont dans ce cas se font aujourd'hui — du moins en France — discrètes et rares.

Sans doute ont-elles trop de réalisme pour se battre contre des moulins à vent. Mais je crois que la raison essentielle est ailleurs. Les femmes engagées en pastorale rêvent en fait d'autre chose que du modèle clérical actuel. Elles suggèrent plutôt que soient offertes des délégations ministérielles pour un temps et un lieu précis (par exemple, en aumônerie d'hôpital) et même pour un ministère précis selon les besoins¹³.

En fait, la structure et le fonctionnement ecclésiaux tels qu'ils sont (tout comme la structure et le fonctionnement politiques, d'ailleurs) n'enthousiasment guère les femmes. Ce n'est pas leur « truc » et pour cause... ces structures ne reflétant rien de féminin. Les féministes américaines disent que le mouvement des femmes est une *antichurch* et Rosemary Ruether écrit dans l'article déjà cité : « *Nous les femmes, nous assumons le fait que le mouvement Jésus ait pris naissance comme un mouvement messianique à l'intérieur du judaïsme. La chrétienté... fut un mouvement plutôt qu'une institution... Nous parlons de choses différentes lorsque nous employons les mots*

12. Cf. Georgette BLAQUIERE, *La grâce d'être femme*, Paris, Ed. Saint-Paul, 1981 ; Nicole ECHIVARD, *Femme qui es-tu ?*, Paris, Ed. Critérion, 1985.

13. A cet égard, la réflexion d'un groupe de jeunes en formation à l'IPER de Lyon est fort intéressante et pleine de liberté évangélique ; elle n'enferme la conception du ministère dans aucune norme préalable d'état de vie ou autre : « *Vivre un ministère, c'est participer à la vie sacramentelle de l'Eglise autrement que par les sept sacrements et sans concurrence avec le ministère ordonné. Ceci n'évacue pas pour autant la recherche d'une réponse aux besoins immédiats touchant à la vie sacramentelle des communautés* » (Car tu nous as choisis pour servir en ta présence, Lyon, IPER, 1985).

"Christ" et "Eglise" ». De nombreux et récents écrits de femmes témoignent de cette différence de perception ¹⁴.

L'humanité a vécu jusqu'ici comme une société duale avec une répartition stricte des rôles suivant les sexes : les femmes et les valeurs féminines pour la sphère du privé et les hommes et les valeurs masculines pour la sphère du public. Or, voici que depuis quelques années il y a des « échanges » entre ces deux sphères et que les hommes s'intéressent à la sphère du privé et revendiquent le droit de vivre leur part d'*anima* et que les femmes s'investissent dans la sphère du public et veulent vivre leur part d'*animus*. Celles-ci dérangent le fonctionnement masculin des institutions dès lors qu'elles mettent le grain de sable de leur différence dans les rouages bien huilés de l'univers public unisexe. Leur différence ? Une fidélité au réel, à la vie concrète et mouvante, un charisme d'incarnation. Ça dérange... mais les différences conjuguées, ça engendre...

vivre enfin l'alliance

Il serait temps que le peuple de Dieu commence à vivre en son sein la Bonne Nouvelle d'une humanité basée sur l'alliance entre hommes et femmes qui a été révélée il y a déjà plus de 3000 ans dans la *Genèse*. C'est une Bonne Nouvelle dont le monde actuel a vitalement besoin pour sortir de ses impasses. A défaut d'être un partage entre hommes et femmes — et pour cause —, si le Synode ouvrait des pistes concrètes pour favoriser ce vécu prophétique de l'Alliance dans l'Eglise, ce serait un service rendu à toute l'humanité.

monique hébrard

14. Parmi beaucoup d'autres, voir les livres de France QUÉRÉ ou celui d'Elisabeth SCHÜSSLER-FIORENZA, *En mémoire d'elle*, Paris, Ed. du Cerf, 1986.